



ROMAN COMPLET

UN LYS DANS LA NEIGE

Par VICTOR TISSOT

— 0 —

I

Le Berceau vide

Quand le marchand Lind, ruiné par la mauvaise foi de ses confrères de Christiansund, fonda un comptoir de pelleteries en une bourgade presque inconnue de la Norvège septentrionale, il comptait un peu sur la naïveté des Lapons, ses nouveaux compatriotes, pour rétablir sa fortune.

En effet, un an après avoir ajusté les solives de sapin qui composaient le chalet confortable, sinon luxueux, où reposaient à l'abri de la neige les coupons de soie voyante et la précieuse petite personne de Mme Lind, le marchand possédait une vingtaine de rennes, sans compter les ballots de fourrures qui, pour n'être pas sur ses reins, lui permettaient de supporter plus aisément le climat du pays.

Le marchand Lind était un honnête marchand ; mais, tout en faisant bon poids et bonne mesure, soit qu'il vendît du café, soit qu'il mesurât des étoffes, il n'en achetait pas moins une peau de renard le tiers

de ce qu'elle valait effectivement. A part ce petit travers, c'était un excellent homme, craignant Dieu, aimant sa femme, incapable de voler un bonnet de fourrure à ses voisins.

Il est vrai que le brave homme souffrait beaucoup de voir la toute mignonne Mme Lind enfouie dans un grossier paquet de peaux de bêtes. Et l'ancien commerçant de Christiansund était presque excusable de faire de fructueux échanges dans un aussi désagréable climat.

Une trentaine de huttes coniques entourant l'église, pittoresque amas de poutrelles en saillie, hérissée comme une pelote d'aiguilles, formaient le village de Karasjok, bâti en un cirque étroit au pied d'une montagne dentelée le pins.

A Karasjok régnait un vieux maître d'école, qui était à la fois marguillier, gen-darme, juge et collecteur d'impôts. Il avait parlé autrefois le norvégien, mais l'avait à peu près oublié, ses administrés se refusant à parler une langue autre que le lapon. Il représentait un gouvernement qui était là-bas tout au sud, on ne savait